

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 3 (1926)
Heft: 37

Artikel: La censure en Russie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-730304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La belle actrice MARCELINE DAY joue au Royal-Biograph, à Lausanne

SI vous voulez être au courant de ce qui se joue d'intéressant à „Genève” et à „Lausanne”, achetez L'ÉCRAN qui paraît chaque jeudi. —

qui, s'en s'arrêter à ses cheveux blancs, essaient de séduire la fausse Dona Lucia. Spettigue est le plus enflammé. Mais voilà que la vraie Dona Lucia, qui n'avait pas manqué le train du tout et voulait faire une surprise à son filleul, paraît accompagnée d'une jeune fille, au milieu de tout ce marivaudage. Très étonnée, elle laisse d'abord les choses aller leur train. William en profite pour promettre sa main à Spettigue si celui-ci autorise par écrit ses pupilles à épouser leurs prétendants. Une fois le bienheureux papier en sa possession, il se débarrasse de ses vêtements féminins et apparaît en habit pour embrasser la suivante de Dona Lucia, qui n'est autre que son amante de Monte-Carlo. M. Chesney reconnaît à son tour en Dona Lucia, qui s'est dévoilée maintenant, un flirt de sa jeunesse ; la veuve, encore fort belle, veut bien terminer sa vie avec ce soupissant de jadis ! Et Spettigue reste seul avec son désespoir.

Verve, gaité, bonne humeur, semblent entraîner ce film dans une ronde d'irrésistible allégresse. Les fêtes par lesquelles, au collège d'Oxford, les étudiants célèbrent chaque anni-

versaire de la fondation de leur université y sont rendues avec tout leur entrain inépuisable et traditionnel. Ce sont des jours de fantaisie, de farces, d'ébats joyeux et de franches lippées. On y joue la comédie. Ces futurs savants, ces juristes et ces hommes d'Etat de demain, interprètent s'il le faut des rôles de femmes ; et combien dans la vie ne dédaignent pas, après leur sortie du collège, de reprendre ces amusements. Ne vient-on pas de voir le prince de Galles, costumé en jeune lady, à bord du cuirassé « Repulse », donner la réplique à deux lieutenants de vaisseau et au chef chauffeur également enjuponnés — tel le William Babberly du film ? Cette folle exubérance et cette énorme liesse sont décuplées, on se l'imagine bien, quand elles se trouvent mêlées comme ici au vaudeville le plus jovial, le plus fécond en propos réjouissants et en éclats de cocasseries, le plus fertile en rencontres ahurissantes, en incidents bizarres, d'un comique violent et impétueux. Le fou rire devient alors inextinguible : c'est un délire de gaité qui s'empare du public.

Dolorès Costello peintre

Dolorès Costello, que l'on pourra applaudir dans *Marisa, l'enfant volée*, qui passe actuellement dans les établissements parisiens, se plaisait, pendant la réalisation du film, à occuper ses loisirs en les consacrant à la peinture. Elle exécuta ainsi une toile d'une inspiration toute classique, intitulée : *le Triomphe d'Homère*. A son retour de New-York, quelques amis, frappés par la pureté de l'ensemble, décidèrent Dolorès Costello à exposer son

œuvre en gardant l'anonymat. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de se voir décerner par le jury un des premiers prix, ainsi que des félicitations.

Le nouveau type de Don Juan

Il paraît que Rudolph Valentino aurait emporté avec lui dans la tombe le dernier type de beauté propre à faire palpiter le cœur des spectatrices de cinéma. Les scénaristes et les écrivains d'Amérique, parmi lesquels Miss June Mathis, qui découvrit Valentino, ont trouvé que les jeunes filles et les femmes qui patronnent le cinéma sont un peu fatiguées des bellâtres exotiques aux cheveux plats calamistrés et aux yeux langoureux de gazelle blessée. Le type de beauté qu'elles réclament aujourd'hui se recruterait plutôt dans l'homme d'âge moyen un peu expérimenté des choses de l'amour et ayant derrière lui un riche butin de conquêtes féminines tels que Adolf Menjou, Lew Cody, Lewis Stone, John Barrymore, etc. Ce type de don Juan serait apte à éveiller non seulement l'admiration des jeunes spectatrices mais aussi leur sympathie. La beauté classique du visage ne suffirait plus à les intéresser, la maturité serait préférée à la jeunesse, le fruit mûr même un peu blet leur paraîtrait plus savoureux. Serait-ce un signe des temps, le goût du faisandé annihilant les derniers vestiges d'un romantisme déjà très compromis par la crise matérialiste que nous subissons. L. F.

Propagande

A propos du film *Potemkin*, donné en séance privée à Paris et qui a donné lieu à un petit scandale vite étouffé, M. Jean Chaignier demande dans « Le Journal » pourquoi le gouvernement français n'organise pas un service de films de propagande pour la France et pour l'étranger. Nous n'avons jamais bien compris ce que l'on entendait par propagande, propagande de quoi et pourquoi ? Politique, économique, religieuse, industrielle, agricole ? Cette suggestion manque de précision. Il faudrait que les partisans de cette publicité par l'image nous disent exactement ce qu'ils désirent prôner dans les salles obscures. Au point de vue ethnique et esthétique nous avons envoyé aux Etats-Unis Mlle Sorel avec ses meubles authentiques de l'ancien régime pour montrer aux Américains probablement la beauté de la race française et la richesse de ses collections antiques, n'est-ce pas là ce qu'on peut appeler de la bonne propagande. L. F.

La censure en Russie

A l'heure où le mot de Censure éveille en Suisse une vive émotion par suite de cette nouvelle épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de nos directeurs de salle, on lira avec intérêt ce que M. Francis F. Rouanet nous dit au sujet de cette institution moraliste au pays de la liberté soviétique :

« Quand nous avons commencé nos démarches, nous avons eu d'abord affaire à la censure qui est impitoyable.

— Censure purement artistique ?

— Mais pas du tout ! Censure littéraire, artistique, politique, morale, qui juge des œuvres d'après les doctrines du gouvernement. Elle se montre, d'ailleurs, excessivement ombrageuse et s'émeut de détails qui nous avaient échappé.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Mais que nous-mêmes exerçons une censure très sérieuse avant de soumettre les films à l'approbation de la censure soviétique. Au début, la tâche nous fut très difficile, parce que nous ne savions pas toujours ce qui déplaçait et nous nous sommes vus refuser bien des films qui, sans doute, légèrement modifiés, auraient pu être acceptés.

— Mais ne vous dit-on pas la cause du refus ?

— Pas du tout ! Nous savons que le film n'est pas admis à pénétrer en territoire soviétique et c'est tout. Je pourrais vous citer de très nombreux exemples.

» Peu à peu, par recoupements, nous sommes parvenus à pressentir ces objections et, depuis, nous rencontrons bien moins de difficultés.

» Ce qu'il est juste de reconnaître, c'est que, dans toutes ces décisions, il n'entre jamais aucune arrière-pensée d'obstruction ni de désir de nous ennuyer. Toutes les préoccupations qui dictent le verdict que doivent subir les films sont surtout d'ordre politique, basées sur des principes ou des raisons de doctrine qui nous échappent parfois et dans lesquels nous ne pouvons entrer. D'ailleurs, auprès des autorités russes, tant à Paris qu'en Russie, nous rencontrons le meilleur accueil, et, dans la mesure du possible, on s'efforce de nous aider.

DEMANDEZ

L'Aigle Noir

Nouvelle Edition

Interprété par **Rudolph Valentino**

10000 lignes de texte. Nombreuses photos du film

PRIX: Fr. 0.90

à l'Administration de « L'ÉCRAN ILLUSTRÉ »

11, Avenue de Beaulieu, à Lausanne

Envoi contre Fr 1.— en timbres-poste

Mon Voyage sur le Continent

par RUDOLPH VALENTINO

(Suite)

« Ah ! leur dis-je, si Guglielmi était encore là ! il vous montrerait comment on empoigne un taureau par les cornes ! En voilà un qui n'avait pas peur ! et qui était fort ! »

Ces compliments me causaient une grande joie, j'étais fier et je sentais que je les méritais, je suis toujours enthousiaste pour les troupeaux que je voyais autrement et peut-être qu'un jour je vous conterai... mais c'est une autre histoire.

Luigi et moi évoquâmes d'autres souvenirs qu'il fallut longtemps pour égrener.

Et lorsque nous eûmes parlé du passé, je lui contai en détail ce que j'avais fait, mes efforts, mes luttes, mes succès et je trouvai le plus patient, le plus bienveillant auditeur que j'aie jamais rencontré.

Evidemment notre conversation n'était pas très intéressante pour Natacha et sa tante qui ne comprenaient pas un mot du dialecte de Gigi, mais elles furent très gentilles.

Et la nuit tomba sur notre entretien.

Gênes, 25 août.

Chaque jour tourne une nouvelle feuille et chaque jour j'ai la possibilité de découvrir quelque chose terrifiante. Il faut s'y attendre.

Si dans la vie on ne souffrait pas, les hommes ne feraient que jouer avec elle.

Chronique de la Mode

Juliette Lancret, toujours très à la page, nous décrit dans « Le Journal » la diversité des châles qui vont faire bientôt leur apparition dans la toilette féminine, écoutons-la :

Voici les châles vénitiens en soie unie, mais garnis d'interminables et riches franges, serpentant autour des chevilles ; voici les châles auvergnats en nubienne, sur lesquels fleurissent d'amusantes roses de laine, faites au crochet ; voici les châles modernes en crêpe de chine de tons superposés ; voici les châles de lamés or ou argent, d'une munificence somptueuse ; voici, enfin, les derniers nés — et non les moins charmants : les châles de tulle brodés de fleurs au point de chaînette ou de pétales exécutés en filigranes d'or.

Que vous serez jolie, ainsi drapée, madame. La moindre robe prendra des allures de gala, si vous l'abritez sous une telle parure.

Le châle, il est vrai, est un des plus séduisants accessoires de la toilette féminine. Il s'est toujours porté. Nos mères l'aimaient en cachemire des Indes. Il s'est aussi fait en blonde et en dentelle de soie. Les épaules nues sont toujours frileuses. La caresse — et la protection d'un châle — leur sont nécessaires. Ce n'est pas tout : le châle, après avoir accompagné la robe, peut admirablement servir à l'ameublement. Drapé sur le bois d'une chaise longue ou jeté sur le divan du salon, il met dans la pièce une jolie note de lumière. On le peut enfin — lorsque son rôle semble terminé — en faire d'admirables cousins. Bref, il se prête à toutes les fantaisies des coquettes. N'en ai-je pas vus transformés en robes qui étaient extrêmement séduisants ? Il s'agit là, bien entendu, des châles en crêpe de chine — dits châles espagnols — dont j'ai parlé au début de cet article.

Quoi qu'il en soit, la vogue des châles, loin de diminuer, s'affirme. On en voit partout,

on en porte de plus en plus et nul doute qu'ils feront partie, cet été, de presque toutes les toilettes.

Juliette LANCRET.

Nos devinettes

Le nom de l'actrice dont le portrait est paru dans notre dernier numéro est

Leatrice JOY

On deviné juste :

M. Edouard Guelpa, Lausanne.

M. Alfred Schilling, Genève.

M. René Aubry, Genève.

M^{lle} Madeleine Dutoit, Lausanne.

M^{lle} Gaby Lautter, Lausanne.

Nelly Fromberg.

Hélène Hofmann, Renens.

Jules Maury, av. Beaulieu, 11, Lausanne.

* * *

Quel est le nom de l'acteur ci-dessous :



Si jamais je deviens l'artiste que j'espère être un jour je me devrai pas tant cette joie aux heures de chant, de danse, de travail, qu'aux heures de méditation que j'ai traversées.

Heures pendant lesquelles je me suis vu seul, affamé, sans espoir, sans amis.

Si je voulais une maxime, je prendrais celle-ci :

« Donnez le matin à la méditation, le soir aux plaisirs. »

En revenant de l'École d'agriculture je suggérai à Natacha de nous arrêter au Lido d'Albaro pour prendre un léger souper.

Et près de là, nous vîmes sur un cinéma l'annonce d'un film que j'ai tourné : *Eugénie Grandet*.

A tous les gens que je rencontrai, je demandais s'ils avaient vu ce film. Aucun n'y était allé.

En revanche, dans un cinéma voisin, de moins bonne apparence, on donnait un film de William Hart et chacun y courait...

Allons, dans dix ans je serai peut-être populaire en Italie, mais pour le moment...

C'est en faisant ces réflexions que je suis revenu à l'hôtel.

Milan, 28 août.

A présent, je crois que je puis m'asseoir et détacher à loisir toutes mes impressions.

En ai-je des choses à dire !

La rencontre avec ma sœur, les effusions, les larmes de joie, les souvenirs.

Il faudrait être un véritable romancier pour pouvoir conter tout cela.

D'abord, voulant avertir ma sœur que j'arriverais plus tard à Milan qu'elle ne m'attendait, j'avais résolu de lui envoyer un télégramme.

Mais connaissant le télégramme italien et sachant que les messages n'arrivaient que dans la proportion de un sur trois, je lui envoyai trois télégrammes.

Chose extraordinaire, ils arrivèrent tous les trois, le second avant le premier, d'ailleurs... et après mon arrivée.

Ne nous voyant pas au rendez-vous, n'étant pas avertie du retard, ma sœur eut le pressentiment d'un malheur.

(A suivre au prochain numéro.)

Demandez nos

portraits de

RUDOLPH VALENTINO

à 75 cent.

En vente à nos Bureaux, avenue de Beaulieu, 11, LAUSANNE.